

Jean Jossot

Voilà des journées et des jours que je le cherche, non pour le retrouver, car nous ne nous sommes pas quittés, mais pour tenter de le présenter à d'autres, qui ne l'ont pas connu, sans susciter le dégoût. Il y avait en lui quelque chose de très fort, et une grande faiblesse, une faiblesse qui faisait grincer l'armé tendrement, comme un petit père à protéger, une force qui me faisait l'admirer et l'envier. (Bataille de Verdun) quand il nous était apparu, jeans normandes, dans le brouillard gris, nous avions été naturellement frappés par l'étonnante fraîcheur de son visage, rose comme celui d'un bébé, avec des yeux bleus sous des cheveux blonds : un vrai jeune premier de comédie, comme nos grands soirs des théâtres. Il en suffisait, et sans doute ce que sa voix avait d'un peu trop sec, de métallique cherchait à corriger cette apparence. Pourtant les traits du visage étaient volontaires et fermes, et ~~comme~~ ils s'affirmaient pendant les années de guerre. Quand les fatigues et le plein air vinrent à bout de ce teint malencontreux.

les premiers contacts étaient froids. On l'aurait volontiers pris pour un intellectuel, seulement préoccupé de problèmes philosophiques, qui s'exprimait avec clarté, non sans timidité, mais d'un ton un peu professoral. ~~Cependant il était~~ Certains ont pu me confirmer qu'en effet cette image ; elle apparaît paradoxalement à ses amis, mais il est certain qu'il se tenait en garde contre les malentendus qu'aurait pu provoquer son apparence fragilité. Le second aspect vous lequel il se révélait était tout différent : il recherchait l'affection, et sans doute la tendresse, et il laissait voir une inquiétude profonde, un doute de son propre parfaits. Ce n'est qu'après avoir franchi la deux portes, également trop peures qu'on découvrait le véritable de son caractère, la lucidité de son jugement, et ces vertus de sang-froid, de décision et de discrétion qui ont fait qu'il est devenu "le meilleur héros de la Résistance que j'ai le plus admiré".

Autant qu'il m'en souviennent, c'est par moi qu'il était entré en contact avec Jean Lavalette, qui cherchait quelque un à charger d'une mission en province. Je me rappelle fort bien en tous ces mes angoisses d'alors. C'était une responsabilité terrible d'encourager un ami, surtout plus jeune, et surtout faible, comme m'apparaissait alors Jean Jossot, dans l'engagement de la Résistance.

Mais depuis des mois il détestait participer au combat, et finalement le bateleur que j'apportais à lui facilitait un contact qui apparaissait comme un manque de confiance. Je ne sais plus où se fit cette première réunion. Il devait s'y rendre en partie par le train, en partie en bicyclette. Peut-être était-il déjà en Bretagne ? Je ne dormis pas cette nuit-là. Quand il revint, j'eus l'impression qu'il avait ~~eu~~ la ^{d'un} temp qui s'était révélé à lui-même. Pas trace de la moindre hésitation ; il racontait sobrement, calmement. De ce moment, nos rapports ~~avaient~~ changé. J'avais la certitude qu'il était un chef, et bientôt en effet, c'était lui qui me dirigeait.

Ses compagnons de combat racontaient beaucoup mieux que moi ce qu'il fit dans l'action. Je me bornerai à un récit, parce qu'il prouve la force ^{d'un} caractère. Un jour, un ingénieur d'une usine d'air liquide de la Banlieue me prouvait qu'en faisant sauter ~~un~~ l'usine on privierait des bombardiers allemands d'un élément indispensable à leur vol. J'échetai aussi à forcer qui croire un message à Londres. Dans les quinze jours un bombardement attaqua la ville sans toucher l'usine. Puis je n'entendis plus parler de nos, pendant plusieurs mois jusqu'au jour où le même ingénieur me ~~disait~~ qu'un commando de résistants fut venue la nuit, dans un camion, faire sauter une partie de l'usine. Il me raconte la scène, l'extrême politesse des patriotes vis à vis des personnel de garde, la façon discrète et rapide dont l'opération a été effectuée. Et me parle du jeune chef qui dirigeait l'opération avec sang-froid, belle précision et élégance. J'en avais autorité Sorel qui n'est pas moi et me fait raconter avec tous les détails ce qu'il avait pu apprendre. La façon dont il m'interrogeait sur le comportement du chef aurait dû m'intiquer. Je n'y ai pourtant attaché d'attention que beaucoup plus tard, après le mort de Jean Fourt, quand j'ai appris que c'était lui qui avait dirigé l'expédition.

Parmi les derniers souvenirs qu'il m'a laissés, il y a celle d'une longue conversation quelques jours avant sa disparition. On lui avait proposé pour la libération un poste de chef, - en Bretagne si crois, et il hésitait à accepter. Il avait très peur pourtant au travail d'organisation, où il se montrait méticuleux, ferme, efficace. Mais nous nous demandions ce qu'il serait de cette libération. Nous nous étions jures un jour de ne jamais nous laisser aller à des illusions, de ne pas imaginer que la prospérité, la paix renaîtraient des jours au lendemain en France du fait de la liberté retrouvée. Nous nous voulions lucides, et les contacts que forçait avait pris à Londres au cours des voyages qui fut la cause de la démission au pied dont il mourut en déportation, ces contacts qui avaient permis de constater qu'un certain médecin humain se retrouva toujours dans tous les camps, quelle que fut la cause qu'il servait. C'est pourquoi, il hésitait. Après tant de succès reportés, tant de preuves accumulées de ses dons et de son efficacité, il doutait encore s'il serait à la hauteur. Cet homme vers qui me poussait une admiration fraternelle me paraissait étrangement désemparé, au moment où tout malédiction lui promettait un avenir exceptionnel. Il me parla de sa vie privée, de sa femme, de ses enfants. De toute ses forces, je le ~~conjurai~~ d'accepter la proposition qu'on lui faisait. Il parut ~~légèrement~~ convaincu, tout d'un coup plus sérieux, puis, bruyamment, sans un mot, comme il le faisait souvent. Je le vis s'affacher seul dans la nuit, et je fus saisi d'une panique, d'un vertige, au point que lorsque j'appris son arrestation, j'ai eu le sentiment qu'elle était là, implicite, dans cette heure de dépression dont il m'avait

fait le témoign. Et j'ai revu son visage trop peu.

Le deuil de Jean Forest n'a cessé de me préoccuper depuis - comme celui de Cavailles, et de quelques autres. Ils avaient tous deux été très clairs. Et il semblait que seule la nécessité du combat pouvait entretenir leur action ; parce qu'ils leur offraient un but précis, indiscutable, intachable ; à la mesure de leur élégance intellectuelle et de leur pureté morale. Je suis profondément gêné que s'ils nous ont quittés, c'est qu'ils étaient meilleurs que nous.

Pierre André Tachard

ancien ministre
de la Culture française